BUFFY

Tous ses souvenirs refluent comme une vague. Buffy posa la lettre sur la table et se rassit pesamment. Le rire de Bridie. Sa toux rauque de fumeuse. Sa manière de s'affairer autour de lui, vêtue de son vieux kimono de logeuse. Il revoyait ses chevilles veinées de bleu qui sortaient de ses vieux chaussons. Son corps massif et chaleureux, quand elle faisait frire des tranches de bacon. Le passé lui chatouillait les narines. Il sentait encore l'odeur du lino et des chats, les vapeurs enivrantes du bain. Les journées sous la couette, le ronronnement de la cheminée à gaz, les chaussettes de Bridie qui séchaient sur le garde-feu.

Bridie dirigeait une pension de famille pittoresque dans le quartier d'Edgbaston. Buffy y avait séjourné chaque année durant de longues périodes, à l'époque où il montait sur les planches du Repertory Theatre de Birmingham, passant du personnage fringant de Hots-pur au corpulent Falstaff. L'âge ne semblait pas avoir de prise sur Bridie. Comme beaucoup de personnes replètes, elle restait toujours la même, année après année. Des racines grises étaient apparues à la base de ses cheveux teints au henné, et elle avait hérité de

deux genoux neufs, mais c'était toujours la fille qu'il avait connue quand il avait encore belle allure en collants.

Un jour, enhardi par l'alcool, il l'avait demandée en mariage.

– Oh ! chéri, non seulement tu es déjà marié, mais j'ai déjà une famille ici, merci bien.

Elle avait versé une rasade supplémentaire de whisky dans sa tasse.

– Les pensionnaires me causent moins de souci que les enfants, même si ce sont des comédiens. Et puis ils me paient !

– Oh ! mais j'ai des arguments. La paix du lit conjugal, tra-la-la, après les remous de la chaise longue.

– La paix, mon œil ! On commencerait à se disputer à propos de la gouttière.

– Eh bien, puisque tu en parles, tu devrais jeter un coup d'œil à...

– La ferme, idiot !

Elle avait raison, bien sûr. Ils étaient heureux ainsi. Qui sait ce que Bridie faisait en son absence ? Il se rappelait la boîte en peau de crocodile, cadeau d'un admirateur, dans laquelle elle conservait son diaphragme. C'était une femme au sang chaud, de nature généreuse, et les comédiens en tournée n'étaient pas timides quand il s'agissait de fricoter avec l'hôtesse. Après tout, que faire d'autre en dehors d'aller voir des blaireaux empaillés dans le musée local ?

Et maintenant, Bridie était morte. Buffy avait envie de pleurer. En qualité de comédien, il pouvait le faire à la demande. Et, mon Dieu, il avait des larmes à revendre. Mais le chagrin était encore plus douloureux lorsqu'il était empêtré d'émotions contradictoires : récrimination, culpabilité, ressentiment. Bridie était

l'une des rares femmes pour qui il n'éprouvait aucune culpabilité. En fait, pour être parfaitement honnête, ils s'étaient plus ou moins perdus de vue depuis qu'elle avait emménagé dans le pays de Galles. Qu'elle ait pensé à lui – d'après la lettre d'un certain notaire de Builth Wells, elle l'avait mis sur son testament – avait provoqué en lui sa première et dernière sensation de remords à l'égard de Bridie. Mais aussi de gratitude. Étant donné son âge avancé, Buffy avait perdu beaucoup d'amis, ainsi qu'une ex-femme. Ces oblitérations lui avaient fait clairement comprendre, si la preuve en était nécessaire, que mourir était une affaire égocentrique.

Les dernières pensées d'un mourant semblaient aller à ceux qu'ils laissaient derrière eux. Toute reconnaissance était la bienvenue, même si ce n'était que pour le geste. Même si elle lui avait légué un objet horrible, comme l'une de ses grosses cruches en forme de personnage grotesque.

Buffy se leva péniblement et se traîna dans la cuisine. Il avait bêtement laissé la fenêtre ouverte, et l'air qui s'engouffrait dans la pièce était chargé de poussière de plâtre. Deux ans plus tôt, un oligarque russe avait acheté la maison voisine. Depuis, il l'avait fait recouvrir de bâches en plastique, afin de détruire les entrailles de la bâtisse et créer une salle de gymnastique, une piscine et une salle de cinéma pour regarder ses films pornographiques.

Cela se produisait dans tout le voisinage. Bloomfield Mansions, le quartier où habitait Buffy, était constitué d'un ensemble de maisons cossues sur Edgware Road. Derrière se nichaient Little Venice et, devant, St John's Wood. Deux quartiers riches et éternellement déserts. En croisière sur leurs yachts, en expédition

dans l'Arctique ou ailleurs, les propriétaires laissaient leurs voisins souffrir des travaux de rénovation de leur investissement immobilier. Buffy promenait son chien dans un mélange babélien de voix d'Europe de l'Est, étouffées par les coups des marteaux et le grondement des bétonnières. Des pancartes indiquaient le port du casque obligatoire. Ses anciens voisins avaient quitté les lieux.

Même l'épicier local, encore relativement indemne, servait désormais des plats thaïs chatoyants, préparés et conditionnés dans une usine industrielle de Park Royal. L'œuf écossais, enroulé de chair à saucisse, avait fini par s'éteindre. Mais certaines personnes disaient qu'il était grand temps.

Buffy ouvrit un paquet de biscuits. Sa fille Nyange venait pour le thé. Elle était souvent en retard. Un défaut hérité de sa mère, une danseuse ghanéenne avec qui Buffy avait eu une brève liaison à l'époque où il pouvait encore entrer – et sortir – d'un pantalon taille trente-huit. Il avait perdu tout espoir de voir sa fille, quand Nyange entra d'un pas nonchalant et expliqua son retard par sa conception africaine du temps. La fraîcheur de son ton semblait impliquer que la ponctualité, vague relique de l'oppression coloniale, n'était pas son problème. C'était son temps à lui qu'elle avait volé, bien sûr, mais Buffy n'avait pas le cœur de le lui faire remarquer.

– Je ne trouve pas de place de parking ! grogna-t-elle dans l'interphone.

Elle se tourna pour brailler après le gardien du parking :

– Gardez-moi la place ! J'arrive !

Finalement, Buffy dut reconnaître sa défaite et apporter le thé dans la voiture de sa fille. Ils restèrent

assis à l'intérieur, le plateau sur les genoux de Buffy, l'assiette de biscuits sur le tableau de bord. Ce n'était pas la première fois qu'il était contraint de quitter son appartement pour prendre le thé dans la Honda Civic glaciale garée dans la rue.

– Désolé, dit-il. J'avais rangé l'appartement en ton honneur. J'avais même mis le couvert. Maudits vautours, que ces gardiens !

– Londres est devenue délétère. Un gamin a été tué d'une balle la semaine dernière dans mon quartier.

Ils étaient stationnés sur une double ligne jaune, coincés entre un poids lourd et un gros 4 x 4 aux vitres teintées. Une vitre s'ouvrit et une main jeta une bouteille de Badoit vide.

Buffy soupira.

– Autrefois, on avait des commerces de proximité. Un boucher. Un vendeur de fruits et légumes.

Il pointa du doigt le magasin d'alimentation Snappy Snaps et l'agence immobilière Foxton. (Ha ! ha ! pas un seul client !)

– Ah ! Le bon vieux temps... Tiens, prends un biscuit.

Une contractuelle apparut. Nyange poussa un juron et mit le moteur en route, faisant éclabousser son thé. Elle fit le tour du quartier, dépassa plusieurs camions aux bennes chargées de gravats.

– « Quand un homme est fatigué de Londres... » déclara Buffy avant de s'interrompre.

Nyange ne connaissait sûrement pas le Dr Johnson. De plus, il n'était plus très sûr de la véracité de cette affirmation. Pourquoi n'aurait-on pas le droit d'être fatigué de Londres ? Tout dans cette ville conspirait à mettre ses nerfs à rude épreuve. Il s'imaginait en patriarche grisonnant coiffé d'un panama dans le

jardin d'un charmant cottage, qui regardait ses petits-enfants jouer avec un bocal rempli de têtards.

Nyange freina brusquement à un arrêt de bus, le seul espace libre. Les biscuits glissèrent du tableau de bord.

– C'est ridicule !

Nyange était une jeune femme fougueuse – plus si jeune, en réalité. Il avait des enfants d'âge moyen, comme on dit. Cette pensée lui fit un choc. Aujourd'hui, sa fille faisait très femme d'affaires. La dernière fois, ses cheveux étaient tressés de minuscules perles et boutons. Là, elle avait une coupe carrée à la Louis Brooks, qui brillait de laque.

C'était peut-être une perruque. Il résista à l'envie de la toucher comme un vieux pervers. D'un autre côté, il était son père. Mais, par le passé, ils ne s'étaient vus que par intermittence. Il se rappelait un triste Noël à Bedford, avec Nyange et sa mère, deux étrangères ou presque, dans une atmosphère morose. Elles lui avaient cuisiné de mauvaise grâce une part de faisan (elles étaient toutes deux végétariennes) et il s'était cassé une dent sur une chevrotine.

– Alors, comment vas-tu ? lui demanda Nyange. Ça fait un bail. J'étais dans le quartier.

– En fait, une vieille amie à moi vient de décéder.

– J'imagine qu'on en arrivera tous là.

– Attends un peu, je n'ai que soixante-dix ans. C'est le nouveau quarante.

Derrière eux, un bus klaxonna. Des gens massés sur le trottoir leur jetèrent des regards courroucés. Nyange libéra la place et tourna au coin de la rue pour se garer en double file, derrière un van Tesco (VOUS ACHETEZ, NOUS LIVRONS !).

– Une de tes anciennes petites amies ?

– Une logeuse de comédiens. Je passais beaucoup

de temps avec elle à la grande époque du Rep. Elle est partie pour le pays de Galles il y a quelques années, où elle tenait une maison d'hôtes.

Ainsi racontée, l'histoire paraissait terriblement insipide. Mais en quoi cela pouvait-il intéresser Nyange ? Il se sentit brusquement seul dans cette voiture exigüe et encombrée, dans ce monde où Bridie n'existait plus. Plus de lettres dans sa boîte. Plus personne pour savoir de qui il parlait, outre quelques comédiens décatis qui tiendraient à peine sur leurs jambes à ses funérailles.

– Elle était ma plus vieille amie, dit Buffy, quand soudain – enfin – ses yeux se remplirent de larmes. Dans les bons moments comme dans les mauvais.

Son regard erra sur le plateau maintenant écla-boussé de thé.

– Pauvre papa, dit Nyange en lui prenant la main. Tu dois être bouleversé. Oh ! ras le bol !

Le van Tesco s'en alla, révélant un autre agent contractuel qui lut leur plaque d'immatriculation d'un œil mauvais.

Nyange se pencha par la vitre.

– Laissez tomber ! Je transporte un malade. Il a eu une crise cardiaque !

L'agent ignora son commentaire et prit son calepin. Nyange grogna et redémarra le moteur. Elle descendit la rue et accéléra en voyant un feu orange qui passa au rouge au moment où elle s'engageait sur Edgware Road. C'était l'heure de pointe. Elle s'arrêta à un autre feu rouge.

– C'est sans espoir. Je ferais mieux de te laisser ici.

Elle reposa son biscuit sur le plateau.

– Je suis juste venue te dire que j'avais réussi mon examen. Je suis à présent une comptable certifiée.

Buffy, embarrassé par le plateau, ne pouvait pas

êtreindre sa fille. Il se tourna et embrassa maladroitement son casque de cheveux luisant. Elle sentait le musc, un arôme proustien des années 1960.

– Tu es brillante, ma fille.

Nyange jouait déjà son rôle. Envolés les tresses africaines et les leggings. Aujourd’hui, elle portait un tailleur-pantalon noir et des escarpins. Buffy la contempla avec un mélange de fierté et de stupeur. Plus qu’une fille noire, il était surpris d’avoir engendré une comptable. Toutes les femmes de sa connaissance qui voulaient se reconverter choisissaient de devenir thérapeutes dans tel ou tel domaine. Dieu seul sait qui irait les consulter !

– C’est tellement utile d’avoir une comptable dans la famille, dit-il sans savoir à quel point il était dans le vrai.

Ce n’était pas un broc en forme de tête rigolote, ni la reproduction de la peinture *Highland Castle in the Snow* suspendue près du téléphone public auxquels Buffy était sentimentalement attaché. Bridie lui avait légué sa maison d’hôtes dans le pays de Galles. Il était encore sous le choc de cette découverte.

Incapable de tenir en place, il arpentaient l’appartement de long en large et prenait des objets qu’il reposait n’importe où. Il avait de nouveau égaré son portefeuille, qu’il dénicha dans le réfrigérateur. La nuit, il rêvait qu’il faisait un horrible voyage en train, nu comme un ver, pour retrouver son quartier de Bloomfield Mansions entièrement détruit.

À la place, un simple mémorial. Il se réveillait en sueur, le cœur battant à tout rompre. Bien sûr, il éprouvait de la gratitude pour Bridie – une profonde gratitude. Reconnaître leur affection de toujours, au-delà de la tombe, le touchait énormément. Cela le faisait véri-

tablement souffrir de ne pouvoir la serrer dans ses bras pour la remercier.

« Pourquoi pas toi, vieille branche ? l'aurait-elle taquiné. J'aurais tellement voulu être là pour voir sa tête ! »

Bridie parlait de la tête de son propre frère, son bénéficiaire naturel, qui vivait en Irlande. Apparemment, ce fervent catholique désapprouvait le mode de vie débridé de sa sœur. Mais son frère n'avait pas besoin d'argent. Il avait spéculé au moment du boum de l'immobilier, couvrant le comté de Limerick de manoirs hideux, aux porches encadrés de piliers et aux sols de marbre. Tout le système s'était écroulé depuis, mais cela lui était égal : il s'était retiré du jeu avant la faillite généralisée.

Le fait que Bridie n'ait pas d'autre famille ni d'amis proches lui laissait un sentiment étrange, sa propre existence ayant été plutôt chaotique sur le front domestique. Cela montrait encore plus combien leurs existences avaient été différentes. Mais Bridie avait choisi de vivre ainsi. Un esprit libre, qui n'avait de comptes à rendre à personne.

– Je ne savais même pas qu'elle était malade, dit Buffy à son fils Quentin. Elle ne l'a jamais mentionné dans ses lettres.

– Je ne connaissais même pas son existence.

– Je ne sais pas quoi faire.

Ils déjeunèrent dans un restaurant de Frith Street.

– Tes problèmes d'argent sont terminés, au moins.

– Tu crois que je devrais vendre la maison ?

Quentin sourit.

– Je t'imagine très bien piégé sous la pluie à trois cents kilomètres de Soho.

Ce n'était pas un sourire, plutôt une grimace sarcastique.

– Et pourquoi pas ? répondit Buffy avec irritation.

– Papa...

Voilà. Plus tard, Buffy comprit qu'il était à la croisée des chemins. *Je vais lui montrer de quoi je suis capable !* Les hommes partaient en guerre pour bien moins que ça. Bien sûr, il était habitué au mépris affectueux de son fils. Et de sa fille. Ce serait drôle de les surprendre.

– Je suis fatigué de Londres, plaida Buffy. Je suis las de mes insupportables voisins, j'en ai marre de ne jamais avoir de place pour me garer. J'ai pris le thé avec Nyange dans sa voiture, la semaine dernière ! Je ne supporte plus les cyclistes qui roulent sur le trottoir.

– Les cyclistes ne circulent pas sur les trottoirs, objecta Quentin.

Lui et son partenaire James étaient de pieux citoyens qui se rendaient en bicyclette dans des marchés bio tenus par des fermiers avec leur sac à provisions en jute.

– Je suis fatigué que tout le monde soit aussi grossier, tous sauf les étrangers, dit Buffy, maintenant sur sa lancée. Je suis fatigué d'être irrité tout le temps. Cela me donne l'impression d'être vieux – je suis vieux ! Mais je ne le sens que quand Londres me tape sur le système. Cette ville est trop chargée de souvenirs et j'ai perdu trop d'amis.

– Tu penses vraiment à aller t'installer là-bas ? s'enquit Quentin en haussant les sourcils.

Étaient-ils épilés ? Quentin était gay ; il était capable de s'épiler les sourcils.

– J'ai besoin de changement, dit Buffy sans pour autant le penser.

Leurs plats arrivèrent. Quentin ôta les branches de céleri de sa salade et les posa sur le bord de son assiette. Ils étaient convenus tous deux, un jour, que le céleri était un légume inutile. L'un de leurs rares points communs.

– Alors, où est-ce ? demanda son fils.

– Knockton. Dans les marches galloises, apparemment. Pratiquement en Angleterre, ajouta Buffy, sur la défensive, comme si ce n'était rien d'aller là-bas.

Il éprouvait déjà une forme de loyauté pour cette ville inconnue.

– Alors, tu n'y as jamais mis les pieds.

Buffy secoua la tête.

– J'y vais la semaine prochaine.

Quentin haussa de nouveau les sourcils. Un anchois pendait de sa fourchette, comme une petite lanière de cuir. Depuis son emménagement avec James, Quentin avait forcé. Un symptôme du bonheur. Tous deux s'étaient rencontrés en installant les vitrines du grand magasin Harrods, mais plusieurs années de tourmente et de passion s'étaient écoulées avant qu'ils ne trouvent la paix domestique dans le quartier de Crouch End.

Après tant de hauts et de bas dans leurs existences respectives, un père et son fils de quarante-cinq ans se retrouvaient à mâchonner une salade sombre et poivrée composée par un célèbre chef. Les cheveux grisonnants (grisonnants !) de Quentin étaient coupés très court, une coupe sans doute à la mode dans la communauté gay d'Old Compton Street.

Buffy se rappelait l'une de leurs rares réunions familiales. Nyange et Quentin assis côte à côte, la fille noire et l'homosexuel. Penny, son épouse de l'époque, les avait observés avec curiosité.

« Très Channel 4, avait-elle plaisanté. Maintenant,